

Mirt Komel (né à Nova Gorica en 1980) est écrivain et philosophe. Il enseigne également à la Faculté des sciences sociales et à la Faculté des sciences humaines de l'Université de Ljubljana. Il est l'auteur de nombreux ouvrages scientifiques, notamment de la monographie *Ébauche d'un toucher*, dont le sujet est en relation étroite avec son roman *Le Toucher du pianiste*. Ses œuvres littéraires incluent aussi bien des pièces de théâtre et de la poésie théâtrale (*Drames urbains*, *La Chute de Lucifer*) que des récits de voyages (*Journal de Sarajevo*, *Cachexies du Caire*). *Le Toucher du pianiste* est son premier roman.

Le Toucher du pianiste

Par son nom et son destin, Gabriel Goldman ressemble singulièrement au célèbre pianiste canadien Glenn Gould. Nous le rencontrons dans un hôpital de New York après un mystérieux événement qui a déclenché chez lui une phobie du toucher. Doit-on imputer ce trouble à un amour malheureux, à la perte de tout attouchement amoureux ou à l'activation mécanique et froide des pianos, ces machines qui menacent de priver la musique de tout contact avec l'âme ? Dans le présent d'un séjour à l'hôpital, vient s'insérer l'histoire passée de cet étrange enfant prodige, devenu bientôt un génie obsédé par ses démons. Le livre s'ouvre devant le lecteur comme le fruit bien mûr d'un grenadier, lui proposant ici un grain de roman de formation et là un autre de roman philosophique et, en même temps, une histoire d'amour émotionnelle et empreinte de poésie, des descriptions extraordinairement vivantes de l'art le plus non-verbal qui soit, la musique, le tout étant relié par une langue extrêmement riche et ludique rappelant la virtuosité des grands maîtres tels que Vladimir Nabokov.

I. Le démon

L'obscurité. Le vide atemporel, incolore, dénué de tout poids, le vide sans moi, sans toi, sans lui ni personne ou rien d'autre. Qu'importe. Pas si insoupçonné que cela, suit le mouvement inconscient du corps, puis de la conscience : la douleur, la blancheur, la douleur, le vide, la douleur... les voix. Ses propres sanglots. Le cœur bat, respire ! – le sang goutte – respire ! – la plaie se cautérise – respire ! La lumière.

Il s'est réveillé, le regard rivé sur le mur et le nez enfermé dans un respirateur au service de réanimation de l'hôpital de New York où on l'a amené dans un passé indéfinissable, quand il est tombé par terre et a perdu connaissance. Plus tard, on lui dira qu'il était tombé, le visage contre l'asphalte ; ensuite – comme on pouvait s'y attendre – il s'était blessé et – cette fois-ci de manière totalement inattendue – il était tombé dans un coma dont il venait tout juste de se réveiller. Fait étrange : personne ne pouvait dire si c'était la première chute qui avait entraîné la seconde ou l'inverse.

En se réveillant de sa chute, il avait eu à l'esprit l'expérience que tout homme a vécue, mais que personne ne peut se rappeler et encore moins revivre : sa propre naissance et le passage, au travers d'une porte oppressante et visqueuse, d'un logement confortable et chauffé (en pension complète à la carte) à un monde angoissant et éploré (un seul repas chaud par jour garanti chez sa mère, qui est la seule à pouvoir s'en occuper, ou bien à l'église ou à la mosquée voisine). Regarde le divan, allonge-toi dessus, ferme les yeux et détends-toi en

pensant que *la meilleure chose qui soit est encore de ne pas être né*. Mais que faire, vu que seul un très petit nombre de gens se voient gratifier d'un tel bonheur. C'est ainsi, la majorité d'entre nous tombe dans la vie. Personne n'a dit que la vie était juste.

Jeté dans le monde au beau milieu de la semaine, durant les dernières heures d'un mercredi troublé du XX^e siècle, mais né dans le logis new-yorkais paisible d'une famille juive, qui vivait dans un appartement scandaleusement luxueux, dans un bâtiment ancien, de style renaissance rafraîchi, en plein cœur de Brooklyn. À cette époque, trois nouveaux sons, encore inimaginables au siècle précédent, avaient fait leur apparition dans le monde : le cliquetis sourd des satellites dans l'univers vierge de toute sonorité, la clameur des manifestations estudiantines dans toutes les capitales occidentales en déclin ainsi que la musique dans la tête de Gabriel et la voix de ses cordes vocales, nées Goldman.

Le nouveau-venu dans le monde n'était que l'un des mille quarante-quatre enfants ayant poussé leur premier cri une chaude nuit d'août, alors que Mars dominait dans le ciel constellé, que Hadès gouvernait toujours les ombres sous la terre et que, dans la seule ville de New York, il s'était produit quatre-vingt-huit accidents de la route, seize braquages, trois meurtres et un seul suicide effectué par un certain Michel Lévy. C'était étonnamment peu pour la saison, comme s'en enorgueillissait le maire : la chaleur, que voulez-vous, les gens sont si nombreux à naître, mourir, se tuer en une seule journée que la signification des chiffres s'estompe dans un horizon aussi densément peuplé, tout comme s'estompe l'image devant les yeux du conducteur quand ses lunettes lui tombent du nez. Pourquoi irait-on compter les grains de sable sur la plage, les brins d'herbe dans la prairie, les voitures sur la route, les exemplaires des journaux, les notes composant le *Prélude en do majeur* de Bach ? Cela n'a aucun sens. Surtout quand on ne retrouve pas ses lunettes tombées sous le siège.

Tout nouveau-né est pour sa famille et son entourage beaucoup moins qu'une foule et, en même temps, infiniment plus qu'un nombre : bien qu'il ne soit qu'un petit événement en regard du monde, il se produit malgré tout comme un véritable événement en petit. Gabriel ? Oui, lui aussi, naturellement. En apparence, il n'était qu'un individu au milieu d'une foule, identique à tous les autres qui ne se différencient entre eux que par le noms inscrits sur les plaquettes accrochées au bord de leurs petits lits puis, plus tard, sur la porte d'entrée de leurs logements. Pour ceux qui ont la chance d'en avoir, cela s'entend.

Cependant, il n'aura échappé à aucune oreille, même la moins fine, que sa voix se distinguait tant de celle des autres, par sa tonalité autant que par son timbre, qu'elle suscitait un embarras non négligeable chez les infirmières chargées de s'occuper quotidiennement de lui. Les médecins attribuaient la déformation de ses cordes vocales, de même que les bleus qui trahissaient une peau bien plus délicate que les peaux ordinaires, aux affres de l'accouchement par lequel sa jeune mère – résolument trop jeune – l'avait mis au monde. Son corps menu, qui était en réalité encore un corps de fillette, avait enfanté dans de grandes souffrances, de sorte que les parois humides qu'il avait traversées pour sortir l'avaient étroitement retenu pendant assez longtemps à mi-chemin, au moins jusqu'au moment où, s'étant mis à respirer avec ses propres poumons, il avait laissé échapper un son qui donna la chair de poule à tous ceux qui étaient présents.

Depuis sa plus tendre enfance, quelque chose en lui bouillait beaucoup plus fort que la chaleur de cette nuit d'été : cette fièvre si spéciale qui bout très certainement chez un plus grand nombre de gens dans le monde que ne peut l'imaginer la minorité exclusiviste

poussièreuse qui, par un choix arbitraire, dresse de trop grands monuments à la gloire des grands hommes, mais le fait bien moins souvent que ne le souhaiterait la majorité contemporaine qui voyait en tout enfant dénué de talent un talent non réalisé. Dans le cas de Gabriel, nous pourrions dire qu'il aurait peint une toile, libéré une image de la pierre ou noirci toute une page (à l'aide d'une plume au XIX^e siècle, d'une machine à écrire au XX^e ou d'un clavier et d'une imprimante au XXI^e). Et pourtant, quelque chose hors de lui, hors de ses forces, empêchait cette autre chose en lui, cette chose plus intime encore que ses propres pensées, de s'exprimer d'une manière qui ne fût pas musicale.

Non, ce n'était pas ses parents, encore moins les autres membres de sa famille, les amis ou les professeurs. Malgré le stéréotype persistant depuis plusieurs siècles affirmant qu'il n'y avait pas d'oreilles juives qui ne fussent pas sensibles à la musique, sa famille du côté paternel n'avait pas produit un seul talent musical affirmé et, du côté maternel, il n'y avait que son grand-père, un pianiste russe vieillissant qui n'avait, du reste, jamais franchi le seuil du jeu amateur. Ainsi, le foyer des Goldman était loin d'être une école de musique en miniature, fourmillant de maîtres et d'élèves, comme cela se passait souvent quand telle ou telle maison avait éduqué Mozart ou quelque autre musicien de moindre envergure (car il n'y en avait jamais eu de plus grand).

Il n'y avait rien d'humain dans ce qui interdisait à Gabriel non seulement de s'exprimer dans un autre domaine que la musique mais même de s'exprimer tout court : cela le bousculait même, comme un cavalier impitoyable bouscule son cheval en le fouettant, sans lui laisser de répit avant d'être arrivé au but, même si l'animal s'écroule mort au bout du chemin, éreinté et épuisé par l'effort. Au nom de la vérité et de l'amour envers l'illusion artistique, il faut noter pour le procès-verbal que, dans le cas de Gabriel, on avait affaire à un démon qui s'était même furtivement présenté à lui à plusieurs reprises sous la forme d'une silhouette au milieu d'un jeu d'ombres lumineuses.

Il l'avait vu pour la première fois dès son enfance, quand, sur la base d'une expérience fugace, il avait pris une forme suffisamment nette pour que le jeune garçon pût y associer cette présence implacable qui devait par la suite l'accompagner toute sa vie durant. Vers la fin de la nuit, quand le jour était déjà près de se lever, un bruit étrange le réveilla, quelque chose qui ressemblait au bruit du vent passant dans le feuillage d'un arbre. Dans un demi-sommeil, il suivit le bruissement jusque dans la salle de séjour où il l'aperçut en haut du vieux vaisselier, assis comme une statue au milieu d'éléments décoratifs sans valeur : le dos courbé au-dessus de ses jambes, les bras croisés sur ses genoux, avec de longs cheveux bruns et des yeux encore plus sombres, comme le personnage du tableau, tantôt grave et décidé, tantôt serein et souriant, mais ressemblant dans l'ensemble à un enfant triste et, dans tous les cas, à un être humain aux yeux de celui qui était capable de le percevoir (*Démon*, huile sur toile, 1890).

Gabriel avait immédiatement couru dans la chambre de sa mère, qui l'avait ramené jusqu'à sa chambre à lui pour lui chanter une berceuse, se disant pour se rassurer elle-même que l'enfant avait dû faire un mauvais rêve, comme elle s'était souvent dit pour expliquer telle ou telle phénomène étrange auquel elle refusait de reconnaître une existence en ce monde : « Ce n'était qu'un rêve ! » – la consolation de bien des gens vivant des expériences sortant de l'ordre quotidien des hommes et des choses, et commençant ensuite à douter soit de leur bon sens, soit de celui de tous les autres (un peu comme celui qui se retrouve sur l'autoroute et, entendant la radio annoncer qu'un fou conduit en sens inverse, s'exclame : « Pas un seul,

tous ! »). C'est bien vrai, il faut être un fou – ou, du moins, un artiste – pour croire que les démons façonnent le sort des hommes, un peu comme l'écrivain modèle celui de ses personnages.

Maintenant, en guise de conclusion partielle, uniquement pour interpeler les lecteurs et lectrices sensibles – et au nez et à la barbe de ceux qui jugent les livres en fonction de leur fin et, pour cette raison, foncent tout droit vers la dernière page – permettez-moi de vous garantir à tous d'ores et déjà que le roman ne s'achèvera pas sur la mort du héros (tous droits de modification réservés au nom des caprices de la licence artistique).

Traduit du slovène par Florence Gacoin-Marks